

J'AI
LU

POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

TESSA DARE

*Des fleurs
pour la mariée*

LES HÉRITIÈRES



Tessa Dare

Auteure de best-sellers, elle s'est spécialisée dans la romance historique de type Régence. Ses romances mêlent esprit, sensualité et émotion. Elle a été récompensée par le prestigieux RITA Award.

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

TROIS DESTINÉES

- 1 - L'impulsive
N° 9618
- 2 - L'aventurière
N° 9725
- 3 - L'idéaliste
N° 9757

LE CLUB DES GENTLEMEN

- 1 - Valse de minuit
N° 10030
- 2 - Le destin de Merry Lane
N° 10079
- 3 - Trois nuits ou jamais
N° 10130

LES DEMOISELLES DE SPINDLE COVE

- 1 - Un moment d'abandon
N° 10611
- 2 - Une semaine de folie
N° 10692
- 3 - Un mariage au clair de lune
N° 10781
- 4 - Tant qu'il y aura des ducs
N° 10869

LES HÉRITIÈRES

- 1 - Il était une fois un duc
N° 11397

TESSA
DARE

LES HÉRITIÈRES - 2

Des fleurs
pour la mariée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julie Guinard*



Titre original
SAY YES TO THE MARQUESS

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Eve Ortega, 2015

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2016

*À notre gros chien brun adoré.
Tu as été un si gentil toutou...*

Remerciements

Bien des personnes douées et intelligentes ont contribué à rendre ce livre possible. Je dois beaucoup à ma merveilleuse éditrice, Tessa Woodward, à mon remarquable agent, Steve Axelrod, à toute la formidable équipe d'Avon Books/Harper Collins, ainsi qu'à l'extraordinaire correctrice Martha Trachtenberg.

Merci à Courtney, à Carey, à Leigh, à Bren, à Bree, à Susan, à Laura, à Karen et à toute la bande de The Unnamed Loop, pour votre précieuse amitié, vos câlins et votre soutien. Toute ma reconnaissance va aux amis qui ont partagé avec moi leur expérience et leur savoir dans leur domaine de compétence : Brenna Aubrey, Jeri Smith-Ready et Greg Nagel. Merci à Diana et à Carrie pour le baume salvateur, ainsi qu'à Larimar, qui m'a prêté sa bague irremplaçable.

Merci à ma merveilleuse famille, qui a supporté tant d'angoisse artistique et de repas à emporter... Je vous aime.

Et, comme toujours, un immense merci à mes lectrices et à mes lecteurs. J'adorerais vous offrir à tous un morceau de gâteau !

1

— Oh, mademoiselle Whitmore. Quel abominable endroit !

Clio descendit de voiture et embrassa d'un coup d'œil l'étroit passage pavé flanqué de deux rangées d'entrepôts.

— Ce n'est qu'une ruelle, Anna.

— Elle a l'air horriblement mal famée. Que Dieu nous protège ! Nous allons nous faire couper la gorge.

Clio réprima un sourire. Sa bonne maniait le fer à friser à merveille, mais son imagination morbide était débordante.

— Personne ne va nous couper la gorge.

Après un instant de réflexion, elle ajouta :

— Du moins, pas aujourd'hui.

Mlle Clio Whitmore était une jeune fille de bonne famille ; on lui avait inculqué le sens des convenances et du savoir-vivre, offert une éducation soignée, et elle était fiancée au diplomate le plus prometteur de toute l'Angleterre. Elle n'était pas le genre de jeune femme téméraire à s'aventurer furtivement dans des ruelles borgnes en plein milieu de la nuit, un pistolet non chargé dans la poche, à la recherche de la pire canaille que comptait Londres.

Non, ce n'était pas son genre.

Pour se lancer à la recherche de la pire canaille que comptait Londres, Clio avait attendu midi. En outre, elle s'était engagée dans cette venelle louche

en compagnie d'un valet de pied, de sa bonne, d'une petite dose de discrétion, et sans aucune arme.

En vérité, à quoi lui aurait servi un pistolet non chargé quand l'homme qu'elle recherchait était un géant, boxeur de surcroît, dont les poings étaient des armes mortelles ? Des armes dont une jeune fille ne pouvait qu'espérer les rallier à sa cause.

Rafe, s'il vous plaît, ralliez-vous à ma cause. Juste cette fois...

Elle prit la tête du petit cortège dans l'étroite ruelle humide en soulevant l'ourlet de sa robe et en veillant à ne pas trébucher sur le sol inégal. Anna sautillait d'un pavé à un autre en sélectionnant les plus propres.

— Comment le fils cadet d'un marquis a-t-il pu échouer ici ?

— Sciemment. Lord Rafe a tourné le dos à la haute société il y a des années. Tout ce qui l'intéresse, c'est ce qui est brutal ou grossier.

En vérité, Clio ne savait guère à quoi s'attendre. La dernière fois qu'elle avait vu Rafe Brandon, l'homme qui devait devenir son beau-frère, il souffrait de graves blessures. Non seulement les séquelles physiques de la pire défaite – et probablement la seule – de sa carrière de boxeur, mais aussi le choc de la mort subite de son père.

Il lui avait paru au plus bas. Mais... au point de vivre dans ce faubourg ?

— Nous sommes arrivés.

Elle frappa à la porte et haussa le ton :

— Lord Rafe ? Êtes-vous là ? C'est Mlle...

Elle s'interrompt. Peut-être n'était-il pas judicieux de s'annoncer dans un quartier aussi peu recommandable.

— J'ai besoin de quelques minutes de votre temps.

De quelques minutes, et de sa signature. Elle crispa les doigts autour de la liasse de papiers qu'elle tenait à la main.

Pas de réponse.

— Il n'est pas là, déclara Anna. S'il vous plaît, mademoiselle Whitmore, nous devrions repartir si nous voulons être à Twill Castle avant la tombée de la nuit.

— Une minute.

Clio se pencha vers la porte. Elle entendait des sons, à l'intérieur. Le crissement des pieds d'une chaise sur le sol. Des bruits sourds.

Oh si, il était là. Et il l'ignorait.

Clio avait pris la douloureuse habitude qu'on l'ignore. Grâce à ses fiançailles, elle avait des années d'entraînement dans ce domaine.

Quand elle avait eu dix-sept ans, lord Piers Brandon, le beau et éblouissant héritier du marquis de Granville, avait accédé aux vœux de leurs familles et l'avait demandée en mariage. Un genou à terre dans le salon des Whitmore, il avait glissé à son annulaire une bague en or sertie de rubis. Clio avait eu l'impression de vivre un rêve.

À un petit contretemps près : la carrière récente de Piers dans le domaine de la diplomatie étrangère prenait son essor, or Clio était encore trop jeune pour endosser les devoirs d'une maîtresse de maison. Ils avaient toute la vie devant eux, avait-il fait remarquer. Cela ne l'ennuyait pas si leurs fiançailles dureraient longtemps ?

Elle avait répondu que non.

Avec le recul, elle songeait qu'elle aurait dû lui faire une réponse différente. Par exemple : « Quelle est votre définition du mot "longtemps" ? »

Huit ans – et toujours pas de mariage – plus tard, Clio attendait encore.

Elle était devenue la risée générale. Les journaux à scandale l'appelaient « Mlle Pied de Grue ». Les cancans la rattrapaient partout. Tout le monde se demandait ce qui pouvait retenir le marquis si loin de l'Angleterre et de l'autel. Était-il trop ambitieux ? Trop distrait ? Trop attaché à sa mission ?

Ou trop attaché à une maîtresse étrangère, peut-être ?

Personne ne connaissait la réponse. Et encore moins Clio. Oh, elle essayait bien de prendre les rumeurs à la légère, de sourire devant les plaisanteries, mais en réalité...

Elle était profondément blessée. Et elle se sentait horriblement seule.

Eh bien, tout cela était terminé. Désormais, elle serait Mlle Fini d'Attendre.

La poignée en cuivre tourna dans sa main gantée, et la porte s'ouvrit.

— Restez ici, ordonna-t-elle aux domestiques.

— Mais, mademoiselle Whitmore, cela ne se...

— Tout ira très bien. Certes, sa réputation est entachée de scandale, mais nous étions amis quand nous étions petits. Je passais tous mes étés dans la maison de ses parents, et je suis fiancée à son frère.

— Tout de même, mademoiselle... Nous devrions convenir d'un signal.

— Un signal ?

— Un mot que vous pourriez crier en cas de détresse. Par exemple, Tanger... ou... je ne sais pas, muscadine.

Clio adressa un regard amusé à sa bonne.

— L'expression « au secours » ne vous plaît pas ?

— Ma foi... je suppose que si.

— Allons, dit-elle en souriant, attendrie par l'air déçu d'Anna. Va pour muscadine.

Elle entra, traversa un couloir plongé dans l'ombre et déboucha sur une vaste pièce haute de plafond.

Ce qu'elle y vit lui glaça le sang.

Oh, muscadine.

Clio ferma les yeux, puis s'obligea à les rouvrir. Peut-être n'était-ce pas lui...

Mais non, son profil était reconnaissable entre tous. La pente accidentée de son nez avait souffert de multiples fractures. Les cheveux épais, noirs, la

mâchoire volontaire, l'impressionnante carrure... Oui, c'était bien lord Brandon, perché sur une poutre à deux mètres du sol de brique. Il tenait à la main une corde, qu'il était en train d'accrocher à la poutre. À l'extrémité de la corde, un nœud coulant.

Un nœud coulant.

Manifestement, son moral n'était pas tombé aussi bas qu'elle l'avait craint, mais plus bas.

Et elle arrivait à point nommé.

Son cœur se mit à battre à un rythme affolé.

— Monsieur, non. Ne faites pas cela.

Il se tourna vers elle.

— Mademoiselle Whitmore ?

— Oui. Oui, c'est moi.

Elle avança à petits pas, en tendant une paume ouverte dans un geste pacifique.

— C'est moi, Mlle Whitmore. Clio. Je sais que nous avons eu nos différends. Je crois même que nous n'avons eu *que* des différends. Mais je suis ici pour vous. Je vous en conjure, réfléchissez.

— Réfléchir ?

Il la regarda sans ciller.

— Vous voulez m'empêcher de...

— Oui. Ne commettez pas un acte que vous regretterez. Vous avez une si belle vie devant vous.

— Je n'ai pas de femme, pas d'enfant. Mes deux parents sont morts. Mon frère et moi ne nous parlons plus depuis bientôt dix ans.

— Mais vous avez certainement des amis. Et beaucoup de grandes qualités.

— Tiens donc. Et lesquelles ?

Zut. Elle aurait dû s'y attendre. Clio réfléchit rapidement à ce qu'elle savait des dernières années de l'existence de Rafe. Elle tirait ses informations essentiellement des journaux, et presque tout ce qu'on y racontait était affligeant. Rafe avait la réputation d'être impitoyable pendant un combat de boxe, et sans foi ni loi pour tout le reste. Son endurance dans

la chambre à coucher était presque aussi légendaire que sa vivacité sur le ring. On l'appelait le Suppôt du Diable.

— La force, suggéra-t-elle. Voilà une belle qualité.

Il serra vigoureusement le nœud assujettissant la corde à la poutre.

— Les bœufs sont forts. Cela ne les empêche pas d'être conduits à l'abattoir quand ils ne peuvent plus tirer les charrues.

— Ne parlez pas ainsi. Peut-être n'êtes-vous plus le tenant du titre, mais vous n'êtes pas pour autant bon à rien.

Elle cherchait désespérément un argument auquel se raccrocher.

— Je me rappelle que vous avez fait don d'une partie de vos gains à une association pour les veuves de guerre. N'est-ce pas ?

— Probablement.

— Eh bien, voilà. Il y a cela. La charité est la plus belle des vertus.

Il finit de serrer le nœud et tira dessus pour vérifier sa solidité.

— Tss... Une ou deux bonnes actions isolées ne sauraient compenser tous mes péchés. Que faites-vous de toutes ces femmes que j'ai séduites ?

— Je...

Juste Ciel. Comment parlait-on de ces choses-là à voix haute ?

— Je suis sûre que... que quelques-unes ont apprécié.

Sa remarque le fit rire. Ce fut un rire bref et sec, mais un rire.

C'était bon signe, non ? Les hommes qui riaient ne se pendaient pas. Elle fut légèrement vexée cependant que ce soit à ses dépens.

— Je vous rassure, mademoiselle Whitmore. Elles ont toutes apprécié.

Il laissa tomber de la poutre la longueur de corde, à laquelle il se suspendit pour redescendre à l'aide de ses seules mains, jusqu'à ce qu'il s'arrête juste devant elle. Il était pieds nus et portait un pantalon gris et une chemise blanche en lin déboutonnée. Ses yeux verts la mettaient au défi de jeter la bienséance aux orties, d'une dizaine de façons impensables.

Son petit sourire en coin insolent était éloquent : il savait déjà qu'elle n'en ferait rien.

— Détendez-vous, la rassura-t-il. Vous n'êtes pas survenue en pleine tragédie.

Clio obéit. Une bouffée d'air emplît ses poumons, et le soulagement l'inonda.

— Mais... vous étiez là-haut sur la poutre... la corde, le nœud coulant...

Elle désignait au fur et à mesure les pièces à conviction.

— Que pouviez-vous bien faire d'autre ?

En guise de réponse, il se dirigea vers une extrémité de la salle, d'où il tira un sac de toile rempli de paille et de son et muni d'un crochet. Il revint et accrocha le sac à la boucle, avant de la faire coulisser pour bien serrer le nœud coulant.

— Cela s'appelle s'entraîner.

Il donna un petit coup de poing dans le sac pour illustrer son propos.

— Comprenez-vous ?

Elle comprenait. Et elle se sentait affreusement idiote. Quand ils étaient enfants, Rafe prenait un malin plaisir à la taquiner, mais de toutes les moqueries qu'il lui avait infligées au fil des années...

— Pardon d'avoir gâché votre plaisir, dit-il.

— Mon plaisir ?

— C'est une occupation courante chez les femmes que d'essayer de me sauver de moi-même.

Il lui lança un regard appuyé, et Clio sentit le rose lui monter aux joues. Le rose ? Non. Ce mot évoquait une couleur tendre, alors que ses joues devaient

être cramoisies. Tomate, pivoine, cerise, écrevisse, homard... tous les rouges des règnes végétal et animal devaient être ridiculement réunis sur son visage.

Maudite soit la goguenardise de cet individu !

Un jour, quand Clio était petite, elle avait assisté à un pugilat, au village. Un homme qui achetait des noisettes avait accusé le marchand de le voler. Ils s'étaient disputés violemment, en étaient venus aux mains, et l'affaire avait dégénéré. Elle n'avait jamais oublié la façon dont l'atmosphère avait instantanément changé. Tous les témoins de la scène l'avaient ressenti. Le danger crépitait.

Elle n'avait jamais plus assisté à une rixe, mais elle percevait les mêmes étincelles chaque fois qu'elle se trouvait à proximité de Rafe Brandon. Il émanait de lui une puissance brute tout juste contenue, une aura de danger mêlée d'excitation, et la promesse qu'à tout moment, avec lui, les lois régissant la société pouvaient perdre leur sens.

À la seule pensée de ses exploits licencieux, les corsets devaient se délayer d'eux-mêmes.

— Je croyais que vous aviez arrêté la boxe.

— C'est ce que tout le monde croit. Ce qui rendra mon retour d'autant plus exaltant. Et lucratif.

Ce n'était pas dénué de logique.

— Et maintenant, expliquez-vous, déclara-t-il.

Il croisa les bras – ses bras puissants et si musclés.

— Que diable faites-vous ici ? Vous devriez savoir qu'une jeune fille ne vient pas seule dans un quartier pareil.

— Cela va de soi, c'est pourquoi je suis accompagnée. Deux domestiques m'attendent dehors.

Mue par une impulsion idiote, elle ajouta :

— Et nous sommes convenus d'un signal.

Il haussa un sourcil noir.

— Un signal.

— Oui. Un signal.

Elle poursuivit avant qu'il ne demande davantage de détails :

— Je n'aurais pas eu besoin de venir si vous m'aviez laissé un autre moyen de me mettre en rapport avec vous. Je me suis d'abord rendue au *Harrington*.

— Je n'ai plus mes quartiers au *Harrington*.

— C'est ce qu'on m'a dit. Et on m'a donné cette adresse.

Elle le suivit vers ce qui semblait être le coin salon.

— Vivez-vous réellement ici ?

— Quand je m'entraîne, oui. Pas de distractions.

Clio promena son regard autour d'elle. Son expérience des appartements de célibataires était fort limitée, mais elle se représentait un fouillis empestant les choses sales – de la vaisselle, du linge, des corps.

L'entrepôt qu'occupait lord Rafe ne sentait pas mauvais. Il y régnait un mélange d'odeurs de sciure, de café, et de... de gaulthérie, peut-être ? L'aménagement du vaste espace était spartiate. Dans un coin, elle aperçut une simple couchette, un placard et des étagères, ainsi qu'une petite table et deux tabourets.

Il sortit deux verres et les posa sur la table. Dans l'un, il versa quelques centimètres de sherry. Dans l'autre, il vida le reste d'une cafetière, y ajouta un doigt d'un âcre liquide sirupeux venant d'une mystérieuse bouteille marron, puis il y cassa trois œufs crus.

Partagée entre la fascination et le dégoût, Clio le regarda mélanger la visqueuse potion à l'aide d'une fourchette.

— Vous n'allez tout de même pas...

— Boire cela ?

Il prit le verre, l'avalait d'un trait et le reposa en le faisant claquer sur la table.

— Trois fois par jour.

— Oh.

Il poussa le sherry dans sa direction.

— Voilà pour vous. J'ai l'impression que cela ne vous fera pas de mal.

Clio contempla le verre tandis qu'un haut-le-cœur lui soulevait l'estomac.

— Merci.

— Je n'ai pas mieux à vous offrir. Comme vous pouvez le constater, je ne suis pas équipé pour les visites de courtoisie.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, je vous le promets. Je suis seulement passée pour...

— M'inviter à un mariage. Invitation que je déclinerai poliment.

— Pardon ? Non. Je veux dire... vous avez probablement appris que lord Granville revient enfin de Vienne.

— En effet. Et Piers vous a donné toute latitude pour organiser le mariage le plus somptueux possible. J'ai moi-même approuvé de ma signature tous les décaissements à venir.

— Précisément, à propos de votre signature...

Clio tordit les papiers roulés dans sa main.

Il s'écarta de la table.

— Venez-en au fait. Je n'ai pas de temps à gaspiller en bavardages.

Il s'arrêta sous une barre accrochée parallèlement au sol, un mètre au-dessus de sa tête. D'un bond, il sauta pour l'attraper. Puis il commença de se hisser en fléchissant les bras.

Et encore. Et encore.

— Je vous écoute, dit-il en passant le menton au-dessus de la barre pour la quatrième fois. Je peux parler tout en m'échauffant.

Manifestement, il en était capable, mais Clio, quant à elle, éprouvait quelques difficultés à se concentrer. Elle n'avait pas l'habitude d'entretenir une conversation avec un homme à peine habillé se livrant à un exercice aussi... musculaire. Quelque chose bourdonna dans ses veines.

Elle prit le verre de sherry et en but une petite gorgée salvatrice.

— Vous n'êtes probablement pas au courant, mais mon oncle Humphrey est décédé il y a quelques mois.

D'un geste, elle écarta ses condoléances avant même qu'il ne les présente.

— Il était très âgé, et j'ai eu le temps de me préparer à sa mort. Mais ce cher vieux monsieur m'a légué quelque chose. Un château.

— Un château ?

La traction suivante lui arracha un grognement. Puis il s'immobilisa, le menton à hauteur de la barre, les muscles tendus par l'effort.

— Laissez-moi deviner : un tas de ruines dans une lande désolée, grevé d'une montagne de taxes impayées.

— Eh bien, non, figurez-vous. Twill Castle se trouve dans le Kent et est tout à fait charmant. C'était l'une de ses résidences personnelles. Mon oncle était le comte de Lynforth, si vous vous le rappelez.

Seigneur, elle parlait à tort et à travers. *Ressaisistoï, Clio.*

— Le lieu idéal pour un mariage, somme toute, commenta-t-il.

Sa voix était tendue par l'effort.

— Pourquoi pas ? Pour qui le souhaiterait. Quoi qu'il en soit, c'est là que je vis désormais, et je suis passée afin de...

— M'en informer.

Traction.

— Oui, ainsi que...

— Me demander de l'argent.

Traction.

— Je vous le répète, vous pouvez dépenser autant que vous le désirez pour l'organisation du mariage. Envoyez les factures aux hommes d'affaires de mon frère.

Clio ferma les paupières de toutes ses forces, puis elle les rouvrit.

— Lord Rafe, s'il vous plaît. Voudriez-vous bien cesser de...

— De finir vos phrases ?

Elle réprima un gémissement contrarié.

Il s'immobilisa en plein effort.

— Ne me faites pas croire que je me suis trompé sur la fin de celle-là.

Non, il avait eu raison. C'était le plus exaspérant.

— Je vous l'ai dit, reprit-il, je m'entraîne.

Chacune de ses phrases était ponctuée d'une nouvelle traction.

— C'est ce que font les boxeurs... Ils se concentrent.

Traction.

— Ils anticipent.

Traction.

— Ils réagissent. Si cela vous déplaît, tâchez d'être moins prévisible.

— J'annule tout, lança-t-elle tout à trac. Le mariage, les fiançailles. Tout. J'annule tout.

Il retomba sur le sol.

L'air grésilla autour d'eux.

Et son expression assombrie apprit à Clio que cela, il ne l'avait pas prévu.

Rafe la regarda fixement.

Ce n'était pas ainsi que devait se dérouler le mois à venir. Il s'était retiré dans cet entrepôt pour préparer son grand retour. Cette deuxième rencontre avec Jack Dubose serait le combat le plus crucial de sa vie, et il y avait à la clé le plus gros gain jamais mis en jeu dans toute l'histoire de l'Angleterre. Pour être prêt, il avait besoin d'un entraînement intensif, d'un sommeil serein, de nourriture consistante...

Et surtout, il ne lui fallait aucune distraction.

Et qui venait frapper à sa porte ? Mlle Clio Whitmore, la distraction incarnée !

Depuis leur plus tendre enfance, ils avaient constamment maille à partir, tous les deux. Rafe était un

véritable diable, impulsif et dépourvu de savoir-vivre, et elle, l'archétype de la délicate demoiselle anglaise, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son teint de porcelaine. Elle était douce, aimable, bien élevée.

D'une gentillesse exaspérante.

En un mot, Clio Whitmore incarnait la quintessence de la bonne société. Tout ce qu'avait rejeté Rafe à l'âge de vingt et un ans. Tout ce qu'il s'était promis de bousculer.

Voilà pourquoi, probablement, il était si affreusement tentant de la bousculer, elle.

C'était plus fort que lui : il ne pouvait s'empêcher de choquer sa sensibilité bien-pensante. Rien de tel qu'un brin de grossièreté. Il aimait la faire marcher jusqu'à ce que ses joues prennent une nuance de rose nouvelle. Et, bien des fois, il s'était demandé à quoi elle ressemblerait avec ses cheveux dorés libérés de leur sage chignon, tout emmêlés par des ébats amoureux et humides de sueur.

Clio Whitmore était la fiancée de son frère. C'était mal de penser à elle en ces termes. Mais, en dehors d'un ring de boxe, Rafe n'avait jamais fait grand-chose de bien.

Il s'arracha à la contemplation du vapoureux petit foulard blanc noué autour de son cou.

— J'ai dû mal entendre.

— Oh, je suis convaincue que vous avez fort bien entendu. J'ai ici même l'acte nécessaire à l'annulation.

Elle déroula la liasse de papiers dans ses doigts gantés.

— Ce sont mes hommes de loi qui l'ont rédigé. Désirez-vous que je vous le résume ?

Agacé, il tendit la main.

— Je sais lire.

Plus ou moins.

Comme tous les documents juridiques qu'on lui soumettait depuis la mort du marquis, ceux-ci étaient griffonnés dans une écriture en pattes de mouche

tellement serrée qu'elle en était presque indéchiffrable. Un simple coup d'œil suffit à lui donner la migraine.

Mais ce coup d'œil le renseigna suffisamment.

La chose était sérieuse.

— Ces papiers ne sont pas valides, déclara-t-il. Ils requièrent la signature de Piers.

— En effet. Mais quelqu'un a le pouvoir de signer pour lui en son absence.

Ses yeux rencontrèrent les siens.

Rafe n'en croyait pas ses oreilles.

— C'est donc la raison de votre venue. Vous voulez que je ratifie ces documents ?

— Oui.

— Pas question.

Il repoussa les papiers dans sa direction, marcha vers le sac de frappe et lui administra un violent crochet du droit.

— Piers revient de Vienne. Et vous êtes censée organiser le mariage, à l'heure où nous parlons.

— C'est précisément pourquoi je souhaite que tout soit réglé avant son retour. Cela me paraît préférable. Je détesterais me livrer à une scène désagréable, et...

— Et les scènes désagréables sont ma spécialité.

Elle haussa les épaules.

— Tout à fait.

Rafe baissa la tête et lança une série de coups dans le sac. Cette fois, ce n'était pas pour l'impressionner. Son cerveau travaillait mieux quand son corps était en action. Combattre l'aidait à réfléchir avec plus d'acuité, or il en avait bien besoin en cet instant.

Pourquoi diable Clio voulait-elle rompre ses fiançailles ? C'était une débutante de la haute société, élevée pour faire une alliance avantageuse comme on élevait les pur-sang pour remporter des courses. Un somptueux mariage avec un riche et beau marquis aurait dû être son vœu le plus cher.

— Vous ne trouverez pas de meilleur parti, objectait-il.

— Je le sais.

— Pourquoi ne plus vouloir vous marier ? Qu'espérez-vous faire d'autre de votre vie ?

Elle rit dans son sherry.

— Vous avez raison. Il ne s'agirait pas que nous autres, femmes, commencions à mener notre existence comme nous l'entendons.

— Absolument. À moins que... à moins qu'il n'y ait quelqu'un d'autre.

Elle garda le silence un instant.

— Non.

— Alors, c'est l'appréhension de ne pas savoir ce qui vous attend.

— Non, je ne suis pas une de ces fiancées nerveuses. Je ne souhaite tout simplement pas épouser un homme qui n'a pas envie de se marier avec moi.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il n'en a pas envie ?

Il décocha un direct dans le sac, puis un autre.

— J'ai fait le compte. Nous sommes fiancés depuis huit ans. Si vous vouliez vraiment une femme, attendriez-vous si longtemps pour l'avoir ?

Il laissa retomber les poings contre ses flancs et se tourna vers elle. Il respirait fort. Ses poumons s'emplirent d'un parfum de violette. Nom de Dieu, il fallait qu'elle sente bon, en plus !

— Non. Je n'attendrais pas.

— C'est bien ce que je pensais.

— Cependant, je suis une crapule sans foi ni loi. Là, il s'agit de Piers. C'est lui le fils loyal et honorable.

Elle haussa imperceptiblement les sourcils.

— Si l'on en croit la presse à scandale, il a une maîtresse et quatre enfants quelque part.

— Je ne lis pas ces journaux.

— Peut-être devriez-vous vous y intéresser. On y parle de vous fréquemment.

Il n'en doutait pas. Rafe connaissait les horreurs qui circulaient sur son compte, et il s'appliquait à entretenir les commérages. Une réputation ne vous faisait pas gagner les combats, mais elle attirait les foules et remplissait les poches.

— Piers avait de bonnes raisons pour retarder ce mariage. C'est un homme important, déclara Rafe en s'efforçant de garder son sérieux.

Voilà qu'il vantait les mérites de son frère ! C'était rare. En fait, cela ne lui était jamais arrivé.

— On lui a confié ce poste en Inde, puis celui d'Antigua. Il est revenu, entre ces deux missions, mais alors la cérémonie a dû être ajournée.

Elle baissa la tête.

— J'étais tombée malade.

— Voilà. Ensuite, il y a eu une guerre à régler, puis une autre. Maintenant que tous ces traités à Vienne sont signés, il rentre en Angleterre.

— Je ne lui reproche pas d'avoir le sens du devoir, précisa-t-elle. Ni de s'être rendu indispensable à la Couronne. Mais il est devenu parfaitement évident que moi, je ne lui suis nullement indispensable.

Rafe se frotta le visage et poussa un grognement en guise de réponse.

— Mes avocats me disent qu'une action en justice de ma part pour rupture de promesse de mariage est fondée. Mais je ne veux pas lui causer d'embarras. Maintenant que je suis propriétaire de Twill Castle, je n'ai plus besoin de la sécurité d'un mariage. Une dissolution discrète sera préférable pour toutes les parties concernées.

— Non. Ce n'est pas préférable. Pas du tout.

Ni pour Piers, ni pour Clio.

Et moins encore pour Rafe.

À la mort de son père, il avait dû mettre de côté sa carrière de boxeur : Piers étant à l'étranger, Rafe s'était trouvé bien malgré lui chargé de gérer la fortune des Granville.

Sa place était sur un ring, pas dans un bureau. Il le savait, et les hommes de loi, de même que les intendants, le savaient également. Ils se donnaient à peine le mal de dissimuler leur dédain. Ils se présentaient armés de dossiers, de registres et d'une dizaine de sujets à lui soumettre, et avant même que Rafe ait pu appréhender l'un des problèmes, ils passaient déjà au suivant. Toutes ces réunions le mettaient au supplice et le faisaient frémir de colère. Il avait l'impression d'être revenu au temps de sa sortie d'Eton.

Le père de Rafe devait se retourner dans sa tombe, cracher des vers et grogner la rengaine familière : « Une brute sans éducation, ce n'est pas mon fils. Un homme qui fait honte à l'héritage familial, ce n'est pas mon fils. »

Rafe l'avait constamment déçu. Il n'avait jamais été le fils qu'aurait voulu son père. Cependant, il avait été l'acteur de sa vie et avait remporté tout seul son propre titre. Non pas celui de « lord », mais celui de « champion ». Dès que Piers rentrerait en Angleterre et se marierait, il serait libre de recommencer à combattre et de récupérer ce titre.

Mais si Clio annulait le mariage... son frère aux semelles de vent risquait d'en profiter pour repartir et disparaître pendant huit années supplémentaires.

— Il est probable que Piers espère ce dénouement depuis longtemps, reprit Clio. Il souhaite rompre les fiançailles, mais son honneur ne lui permet pas de le demander. En apprenant que la dissolution est effective, je pense qu'il sera soulagé.

— Je n'en crois rien. Et je ne vous laisserai pas faire.

— Mon but n'est pas de me quereller avec vous.

Elle roula les documents, formant un cylindre de papier dont elle tapota le bord.

— Je vous présente mes excuses pour avoir fait intrusion ainsi. Je vais prendre congé. J'emporte ces papiers avec moi dans le Kent. Si vous changez d'avis

et que vous êtes disposé à les signer, vous me trouverez à Twill Castle, à côté du village de Charingwood.

— Je ne signerai pas. Et, croyez-moi, dès le retour de Piers, vous ne voudrez plus vous désister, car vous comprendrez que les commérages sont sans fondement. Vous vous rappellerez les raisons pour lesquelles vous avez consenti à devenir sa femme. Et vous l'épouserez !

— Non.

— Réfléchissez. Vous deviendrez marquise.

— Non, répéta Clio. En aucun cas.

Son ton calme et solennel le déconcertait plus qu'il ne voulait l'admettre. Bonté divine, ses paumes devenaient même moites ! Il avait l'impression de sentir sa carrière – tout ce pour quoi il avait travaillé, et la seule chose qui donnait un sens à sa vie – lui glisser entre les doigts.

Elle s'apprêta à partir, et il bondit pour lui saisir le bras.

— Clio, attendez.

— Il ne veut pas de moi.

Sa voix se brisa.

— Rendez-vous à l'évidence ! Tout le monde le sait. Il m'a fallu bien des années pour comprendre la vérité, mais je n'attendrai pas davantage. Il ne veut pas de moi, et je ne veux plus de lui. Je me dois de protéger mon cœur.

Enfer et damnation. Voilà donc le fin mot de l'histoire. Il aurait dû s'en douter. La raison de sa décision était aussi claire que le lion gravé sur l'écusson des Granville.

Rafe était le rebelle de la famille, mais Piers avait été taillé dans le marbre de la tombe de leur père. C'était un être rigide, orgueilleux, intraitable, qui s'interdisait de manifester quelque émotion que ce fût.

Rafe n'avait strictement rien de commun avec une jeune fille de la bonne société, mais il savait combien il était douloureux de se sentir rejeté par le marquis

de Granville. Il avait passé sa jeunesse à chercher le moindre signe d'affection ou d'approbation de la part de son père et à se détester parce que ces témoignages ne venaient jamais.

— Piers vous veut.

Il fit taire son objection en frottant son pouce le long de son bras. Seigneur, qu'elle était douce !

— Il vous voudra pour épouse. Préparez le mariage, Clio. Car, dès qu'il vous reverra, il aura envie de vous avoir à ses côtés. Envie de vous voir dans cette longue robe blanche en dentelle, des fleurettes dans les cheveux. Envie de vous voir marcher vers l'autel et de sentir sa poitrine sur le point d'exploser de fierté à chaque pas que vous ferez. Et surtout, envie de proclamer devant Dieu, vos amis et nos familles, sans parler de toute la bonne société londonienne, que vous êtes à lui. À lui et à personne d'autre.

Elle ne réagit pas.

— Et c'est ce que vous voudrez vous aussi.

Il lâcha son bras, puis lui souleva le menton.

— Croyez-moi. Vous serez mariée à mon frère d'ici la fin du mois, dussé-je organiser moi-même ce satané mariage.

— Quoi ? s'écria Clio, sortant de sa torpeur. Vous, organiser le mariage ?

Un petit sourire joua sur ses lèvres tandis qu'elle regardait les poutres apparentes du plafond, les murs en briques nues, le mobilier grossier. Puis elle reposa les yeux sur lui, l'objet le plus brut et le plus inélégant de la pièce.

— J'en viens presque à regretter d'annuler ces noces, dit-elle en se dégageant. Car cela au moins aurait été fort amusant.

2

— Quelle chambre préféreront Daphné et sir Teddy, à votre avis ?

Clio se tenait dans le corridor, à mi-chemin entre deux portes. Elle passa ses mains agitées sur sa nouvelle robe en soie émeraude.

— Ne devrions-nous pas leur attribuer la suite bleue, dont les fenêtres ont vue sur le parc ? Ou se plairont-ils mieux dans la plus grande, bien qu'elle donne sur le nord de la propriété ?

Anna émit de petits bruits de langue en ôtant le dernier papier à friser des cheveux de Clio.

— Mademoiselle Whitmore, si vous voulez connaître le fond de ma pensée, vous ne devriez pas vous mettre martel en tête. Quelle que soit la chambre que vous choisirez, votre sœur y trouvera à redire.

Clio soupira. C'était vrai. Tant qu'il y avait une porte fermée et une bougie allumée pour lire, Phoebe était contente. Mais Daphné tenait de leur mère : rien ne l'impressionnait.

— Installons-les dans celle-ci, décida-t-elle en se dirigeant vers la première porte. C'est indubitablement la plus jolie.

La chambre bleue jouissait de quatre grandes fenêtres donnant sur les charmants jardins de Twill Castle. Des haies touffues élégamment taillées, d'innombrables variétés de rosiers, des tonnelles croulant sous les plantes grimpantes en fleurs, et au-delà, à

perte de vue, les collines du Kent de cette fin d'été. Les champs étaient de la même nuance de vert éclatant que sa nouvelle robe, et le parfum des fleurs et de l'herbe embaumait l'air, comme si le soleil, tel un aimant accroché dans le ciel, aspirait la vie de la terre pour y puiser tout ce qui était frais et verdoyant.

Si quelque chose pouvait éblouir sa sœur, ce serait cette chambre. Cette vue.

Ce merveilleux château. Qui, grâce aux caprices de son oncle, appartenait désormais à Clio.

Twill Castle constituait une chance unique pour elle d'obtenir tout ce qu'elle voulait : l'indépendance, la liberté, la sécurité. Un avenir qui aurait déjà été le sien si Rafe s'était montré conciliant.

Elle aurait dû savoir qu'il serait vain de s'adresser à lui. Rafe Brandon n'était tout simplement pas coopérant. Ce n'était pas dans son tempérament. Sa nature explosive était faite pour la rébellion et la provocation... en alternance avec les travaux de force.

Un petit panache blanc au loin attira son attention. Deux voitures approchaient dans l'allée gravillonnée.

— Les voilà ! cria-t-elle. Mon Dieu, ils sont là !

Elle traversa le corridor en courant vers l'escalier, s'arrêtant brièvement pour jeter un coup d'œil dans chaque chambre au passage.

Bien. Bien. Parfait.

Non, pas parfait.

Au milieu du grand escalier, Clio s'immobilisa brutalement pour redresser un portrait en pied. Puis elle regagna le vestibule en toute hâte au moment où les deux véhicules s'arrêtaient devant le perron.

Des domestiques commencèrent à descendre du deuxième et à décharger malles et valises. Un valet de pied s'empressa d'ouvrir la portière de la calèche familiale. Daphné en sortit la première, vêtue d'une tenue de voyage lavande et d'un spencer à brandebourgs assorti, à la pointe de la mode estivale. Clio s'avança, les bras tendus.

— Daphné, ma chérie. As-tu fait bon voy...

Daphné coula un regard vers les domestiques.

— S'il te plaît, Clio. Ne sois pas triviale. J'ai un titre maintenant.

Après bientôt un an de mariage, Daphné était toujours... Daphné.

Accaparée par les efforts qu'elle consacrait à l'éducation de Clio, leur mère avait été trop distraite pour faire de sa cadette autre chose qu'une demoiselle éprise de mode et ne songeant qu'à s'enticher des jeunes gens les moins fréquentables. Ç'avait finalement été un soulagement quand Daphné s'était enfuie avec sir Teddy Cambourne l'année précédente, deux mois seulement après ses débuts dans le monde. Superficiel et bouffi de vanité, sir Teddy jouissait au moins de revenus et d'un titre de baronnet. Daphné aurait pu tomber bien plus mal.

— Lady Cambourne, dit Clio en faisant la révérence. Bienvenue à Twill Castle. Je suis si heureuse que sir Teddy et toi soyez venus.

— Bonjour, Boulette, la salua son beau-frère en lui donnant familièrement un petit coup de coude dans le bras.

— Il ne pouvait en être autrement, décréta Daphné. Nous n'allions pas te laisser ici toute seule attendre le retour de lord Granville. Et quand il sera là, nous aurons un mariage à préparer.

Par chance, leur plus jeune sœur sortit de la calèche à cet instant, ce qui épargna à Clio d'inventer une réponse.

— Phoebe, ma chérie. Quel plaisir de te voir !

Clio aurait voulu la serrer dans ses bras, mais Phoebe n'aimait pas les effusions. Déjà, elle plaçait un livre épais devant elle en guise de bouclier.

— Comme tu as grandi cet été ! s'exclama Clio. Tu es ravissante...

À seize ans, Phoebe était élancée et brune, dotée d'une physionomie douce et d'yeux bleu vif. Elle deviendrait bientôt une beauté éblouissante. Avec son seul

physique, elle ferait sensation lors de sa première saison. Mais il y avait chez elle un je-ne-sais-quoi de... différent. Depuis toujours. On avait l'impression que tant de choses occupaient son remarquable esprit qu'elle avait du mal à communiquer avec son entourage.

— Nous serions arrivés depuis longtemps sans cette foule affreuse qui encombrait Charing Cross, dit Teddy. Puis nous avons mis deux heures à traverser ce maudit pont. Deux heures !

— J'ai cru que les effluves allaient me rendre malade, se plaignit Daphné.

Phoebe consulta sa montre de gousset.

— Nous avons mal évalué l'heure de notre départ. Si nous étions partis vingt minutes plus tôt, nous serions déjà là depuis cinquante minutes.

— Quoi qu'il en soit, je me réjouis que vous soyez arrivés, déclara Clio en les précédant vers la large porte cintrée. Entrez donc, tous.

Daphné la retint.

— Je passe la première. Peut-être seras-tu marquise d'ici un mois, et peut-être ne suis-je pas ton aînée, mais étant mariée et noble, j'ai la préséance. Pendant quelques semaines encore, du moins.

Clio s'effaça.

— Naturellement.

La bouche béante de Twill Castle les avala, et un silence émerveillé se fit.

Même quatre cents ans auparavant, les maçons savaient fabriquer des édifices impressionnants. Le vestibule s'élevait sur toute la hauteur du bâtiment. Un gigantesque escalier à vis enveloppait l'espace et attirait l'œil vers l'étage. Ou, plus exactement, les étages. Des tableaux aux cadres dorés et d'immenses portraits occupaient l'intégralité des murs.

Au bout d'un moment, Teddy poussa un long sifflement.

— Mmm, c'est joli, dit Daphné. Très imposant. Quel dommage cependant que ce soit si... si vieux.

— C'est un château, répondit Phoebe. Comment ne pourrait-il pas être vieux ?

Daphné pinça le bras de Clio dans un geste mi-affectueux, mi-méchant.

— Mais une maison reflète sa maîtresse. Tu ne devrais pas laisser voir que cet endroit est vétuste. Par exemple, tu pourrais recouvrir toutes ces horribles pierres apparentes par des lambris ou par de la tapisserie française. Et ensuite, il va falloir s'occuper de toi. Je pense à de la soie.

Sa sœur lui décocha un regard donnant l'impression que sa robe pourtant neuve était moisie et élimée. Puis elle claqua de la langue, dans un geste qui imitait si parfaitement leur mère que c'en était effrayant.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle en tapotant l'épaule de Clio. Il nous reste quelques semaines pour remédier à tout cela. N'est-ce pas, Teddy ?

— Oh oui, approuva-t-il. Nous ferons en sorte que le marquis ne disparaisse pas sitôt revenu.

Clio sourit et détourna la tête. En partie parce que cette manœuvre était sa seule façon de supporter son beau-frère, mais surtout parce que son attention était attirée vers l'allée de gravier.

Lancé à grand galop, un cavalier solitaire s'approchait sur un cheval noir en soulevant un nuage de poussière.

— Quelqu'un d'autre est venu de Londres avec vous ?

— Personne.

— Se pourrait-il...

Daphné la rejoignit sur le seuil et plissa les yeux.

— Oh non. Se pourrait-il que ce soit Brandon ?

Oui.

Ce ne pouvait être que Rafe Brandon.

Il avait toujours été un cavalier éblouissant. Les chevaux et lui donnaient l'impression d'une entente animale, comme si leurs essences bestiales communiaient. Il immobilisa d'ailleurs sa monture dans l'allée circulaire sans crier ni tirer sur les rênes, uniquement par une ferme pression du genou qui fit volter le cheval.

Sans un mot pour l'apaiser, Rafe mit pied à terre simplement. Ses bottes massives crissèrent sur les graviers. Son pantalon était en daim – c'était toujours le cas pour les tenues d'équitation des messieurs, mais Clio aurait parié n'importe quoi que ce pantalon-ci épousait les cuisses de cet homme plus étroitement que la peau du daim ne l'avait fait sur son propriétaire original.

Il portait une cape qui flottait au vent, des gants noirs, mais était tête nue, laissant ses boucles noires et lourdes en proie aux bourrasques.

Il était le péché incarné. Rien d'étonnant à ce qu'on le surnomme le Suppôt du Diable. Lucifer devait le payer pour faire la publicité de l'enfer.

— Doux Jésus ! murmura Daphné. Crois-tu qu'il se donne du mal pour ressembler à cela ?

Clio se réjouit d'apprendre qu'elle n'était pas la seule à être impressionnée par l'allure de Rafe Brandon.

— Je ne vois pas pourquoi il se donnerait cette peine pour nous. Je pense qu'il est ainsi naturellement.

— Ne me dis pas que tu l'attendais.

— Non.

Mais elle aurait dû, peut-être.

— Miséricorde, gémit Daphné. On dirait qu'il a l'intention de rester.

Tandis que la poussière retombait, ils découvrirent en effet qu'une voiture avait suivi Rafe. L'écurie du château serait comble, ce soir.

— Ne peux-tu lui demander de partir ? se plaignit Daphné. Il est si fruste et plébéien.

— Il n'en reste pas moins fils de marquis.

— Tu m'as comprise. Il ne se comporte plus comme tel. En supposant qu'il l'ait fait un jour.

— Que veux-tu ? Toutes les familles ont leur brebis galeuse.

Clio tapota l'épaule de sa sœur.

— Je vais l'accueillir. Anna et la gouvernante vous montreront vos chambres, à vous et à Phoebe, afin que vous puissiez vous installer.

À mesure qu'elle avançait à sa rencontre, la silhouette de Rafe se faisait de plus en plus massive... et elle se sentait devenir de plus en plus rose.

Il lui adressa un signe de tête.

— Quelle surprise ! dit-elle. Et je vois que vous avez amené des amis.

Un homme descendait de voiture. Mince, vêtu d'une cape noire, et armé de cette affable désinvolture typique des amis de Rafe. Tendant les bras à l'intérieur du véhicule, il en ressortit le bouledogue le plus gras, le plus vieux et le plus laid qu'on puisse concevoir. Seigneur ! Quelle antiquité... Même ses plis étaient plissés.

Dès qu'il fut sur la terre ferme, le chien produisit une petite flaque dans l'allée.

— Voici Ellingworth, annonça Rafe en ôtant ses gants.

Clio s'inclina.

— Bonjour, monsieur Ellingworth.

Rafe secoua la tête.

— Ellingworth est le chien.

— Vous avez un chien ?

— Non. C'est celui de Piers.

Il la dévisagea comme si elle était censée le savoir.

Et pourtant, elle l'ignorait. Comme c'était curieux. Elle ne se rappelait pas que Piers ait jamais mentionné un chien, à l'exception de la meute que gardait son métayer à Oakhaven.

— Un vestige de ses années à Oxford, expliqua Rafe. Une histoire de mascotte, ou un canular, peut-être... Quoi qu'il en soit, il vit avec moi. Il a quatorze ans, et il lui faut un régime spécial et des soins continus. J'ai tout fait consigner par le vétérinaire.

Il fouilla dans sa poche et tendit des notes à Clio.

Trois pages pleines.

— Bien, dit-elle. Maintenant que je sais qu'Ellingworth est le chien, pouvez-vous me présenter votre ami ?

— Voici Bru...

— Bruno Aberforth Montague, coupa l'homme. Gentleman de mon état, ajouta-t-il en s'inclinant sur la main de Clio et en la portant à ses lèvres. Pour vous servir.

— Enchantée.

En réalité, elle n'était pas si sûre d'être enchantée. Ni par ce M. Montague, ni par Rafe.

Pendant que M. Montague mettait le chien en laisse et le promenait sur la pelouse, elle se renseigna :

— Puis-je espérer que vous êtes seulement passé dans le but de signer les documents ?

— Absolument pas. Je m'en tiens à ce que nous nous sommes dit. Je suis là pour organiser le mariage. Elle se figea.

— Oh non.

— Oh si.

« Ne t'affole pas, s'ordonna-t-elle. Pas encore. »

— Je croyais que vous vous entraîniez. Qu'il ne vous fallait surtout pas de distractions.

— Je peux m'entraîner ici, dans le Kent. Le grand air est bénéfique à ma constitution. Et si vous faites preuve de coopération avec les préparatifs, les distractions se réduiront au strict minimum. Piers exige que tous vos vœux soient exaucés pour le jour J.

— Dois-je donc en déduire que vous agissez à l'instigation de Piers ?

Il haussa les épaules.

— Cela aurait fort bien pu être le cas. Jusqu'à son retour, je suis entièrement responsable de sa fortune et du titre.

« Maintenant, se dit-elle. Maintenant, tu peux t'affoler. »

— Rafe, il n'est pas question que je me prête à votre petit jeu. Pas cette semaine. Mes sœurs et mon beau-frère viennent d'arriver.

— Parfait. Voilà trois invités que nous n'aurons pas besoin de prévenir.

Elle forma un rouleau avec les papiers qu'elle tenait à la main.

— Vous savez très bien qu'il n'y aura pas de mariage.

Il jeta un coup d'œil en direction du château.

— Et vous avez annoncé cette nouvelle à votre famille ?

— Non, admit-elle. Pas encore.

— Ah. Vous n'êtes donc pas vraiment décidée.

— Je suis vraiment décidée. Et vous êtes vraiment exaspérant. À faire irruption ici dans un nuage de poussière sur votre cheval noir, tout ténébreux et théâtral. À exiger d'organiser des mariages et à m'infliger des listes.

— Je suis fâcheusement insupportable, et vous le savez. Mais je vous connais.

Le cœur de Clio manqua un battement. Puis elle se rappela que ce langage vaguement séducteur ne faisait que dénoter une présomption toute masculine.

— Vous ne me connaissez pas aussi bien que vous le croyez, Rafe Brandon.

— Je suis convaincu d'au moins une chose : vous ne me chasserez pas.

Rafe observa attentivement Clio.

Ce n'était jamais une corvée que de l'observer attentivement. Mais aujourd'hui, il avait une bonne raison de le faire.

Clio n'avait peut-être pas pris de décision irrévocable quant au mariage, mais de toute évidence, elle ne tenait pas à recevoir une paire d'invités supplémentaires.

Un trio, en comptant Ellingworth.

Il prit la laisse des mains de son compagnon et s'accroupit à côté du chien. Il était si vieux qu'il était complètement sourd, mais Clio n'en savait rien.

— Ne t'inquiète pas, Ellingworth, dit-il en le gratant derrière l'oreille. Mlle Whitmore est un modèle



11492

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
Par GRAFICA VENETA
le 6 juin 2016.

Dépôt légal : juin 2016.
EAN 9782290124688
OTP L21EPSN001527N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion